



Body Double 33
de Brice Dellsperger
PHOTO COURTESY DE
L'ARTISTE AIR DE PARIS

Brice Dellsperger, serial doubleur

L'artiste français décline dans ses œuvres filmées le lip-sync à l'infini et se perd dans les doubles et les transfuges identitaires.

« **F**eels like I've seen you before / Maybe in a past life, you were mine and I was yours » (« J'ai comme l'impression de t'avoir déjà vu / Peut-être dans une vie antérieure, tu étais à moi et j'étais à toi »). La croisière des bouches et des mots s'incarne avec grandeur dans la vidéo *Teach* (1992-1998) de l'artiste américain Charles Atlas qui filme Leigh Bowery (artiste australien phare, performeur et styliste) en plein lip-sync sur le morceau *Take a Look* d'Aretha Franklin. Leigh Bowery ne lip-sync pas simplement la chanson, il porte une grande bouche rouge attachée, par deux épingles à nourrice, à ses joues percées. Le visage, d'une mobilité restreinte, est contrebalancé par l'intensité transmise par cette énorme bouche en pin's. La « vie antérieure » évoquée devient symbole de toutes ces possibilités de voix d'antan qui peuvent nous transcender et nous faire passer à un futur de tous les possibles.

« C'est la plus belle pièce de lip-sync en art contemporain, réagit l'artiste français Brice Dellsperger. Ça met vraiment en avant l'action chez les drag-queens par exemple d'exagérer, de sublimer la bouche, pour que le public croit que ce sont bien elles qui chantent. » Cet artiste qui vit et travaille à Paris est aussi un bel exemple de l'injection du lip-sync dans le champ de

l'art contemporain. Il réalise depuis vingt ans des « body double » (tiré du titre d'un film de Brian de Palma) : séries de vidéos numérotées, remakes de séquences de films cultes (d'Alfred Hitchcock à Andrzej Żuławski...). Dans ses remakes, l'artiste ou d'autres personnages (comme celui récurrent de Jean-Luc Verna, artiste performeur) s'emparent d'un rôle, ou de tous les rôles à la fois (masculins et féminins), et miment les dialogues du film d'origine.

Ces incarnations multiples désorientent et interrogent sur l'artifice du cinéma et les questions du genre. « Les travestis qui peuplent mes films sont des créatures fantastiques, de celles que j'aimerais croiser plus souvent dans la vie. »

Brice Dellsperger évoque certains mécanismes qui lui permettent de réaliser ses vidéos : « En général, quand je demande aux acteurs de mimer un dialogue pré-enregistré, ils ont le défaut de démarrer trop tard mais de finir à temps. Au montage, il me manque alors de continuer à bouger les lèvres, même quand la bande-son est terminée, pour pouvoir caler au montage. »

Le lip-sync est aussi une question de repères temporels. De surcroît, le travail de Dellsperger jongle habilement sur les prises de parole. L'artiste déjoue les autorités et les hiérarchies imposées par la bande-son.

Avec son *Body Double 33*, il reprend une séquence du film *Passion* de Brian de Palma (2012). Dans cette scène, il interprète lui-même un dialogue entre Noomi Rapace et Rachel McAdams entourées par des miroirs. « C'est compliqué. La femme blonde parle

d'abord de face. La brune, que l'on voit de dos, écoute attentivement, sans parler. Pourtant le reflet au miroir de cette dernière débite, lui, le même dialogue. Elles ont le même discours en même temps alors qu'elles ne sont pas au même endroit. »

L'artiste se perd à son tour dans ses jeux d'identités jusqu'à ne plus savoir lui-même qui il joue, alors qu'il joue tout le monde. Grand ordonnateur des transfuges identitaires, Dellsperger singe un pan de cinéma entier qui finit par se délester de ses habi-

tuelles notions clivées sur les orientations de genre et sexuelles, une audace en somme fulgurante.

J.P.

Le travail de Brice Dellsperger est visible dans le cadre de l'exposition « Medusa » au musée d'Art moderne de la Ville de Paris (75016), jusqu'au 5 novembre ; à « Performance ! Les collections du centre Pompidou », au Tripostal, Lille, du 6 octobre au 14 janvier 2018 ; à « Kira vs. Carrie », à la galerie Air de Paris (75013) à partir du 10 novembre ; à « Camera Camera » à Nice, du 24 au 26 novembre.

« RUPAUL'S DRAG RACE » CONNAÎT LA CHANSON

« Lip-sync for your life » (« lip-sync pour ta vie ») crie RuPaul, l'altesse drag-queen la plus populaire des Etats-Unis, ce refrain qu'elle lance comme slogan de l'émission phare *RuPaul's Drag Race* qui a vu le jour en 2009 sur la chaîne américaine Logo TV. La saison 9 s'est terminée au mois de juin, non sans déclencher une polémique. Dans l'épisode 9, la drag Valentina est éliminée. La raison : elle a osé performer la chanson *Greedy* d'Ariana Grande vêtue d'un costume masquant jusqu'à la moitié du visage. RuPaul est effarée : « Valentina, nous avons besoin de voir tes lèvres. Enlève cette chose de ta bouche. »

Reprenant le morceau à visage dénudé, on s'aperçoit alors, par le mouvement des lèvres, que Valentina ne connaît pas bien les paroles. Le philosophe Richard Mémèteau réagit : « Bien que le lip-sync passe aussi par les attitudes, les gestes et la mise en scène, la règle d'or reste avant tout de connaître la chanson. » Perdant ainsi toute crédibilité, Valentina et sa bouche masquée bloquent le ruisseau de la parole mimée.

Si le lip-sync englobe le corps entier, il trouve sa source dans ce rond dessiné par nos lèvres, la matrice originelle, la forme en O et l'étincelle qui allume le brasier de toute imitation. Valentina reste là, face à ces portes charnues qu'elle a elle-même laissées fermées. La gagnante, Sasha Velour, a remporté le trophée précisément grâce à un style plus traditionnel portant le cœur de l'imitation au bord de ses lèvres augmentées. J.P.